

Yohan : vers une renaissance du regard

Dans son atelier une aventure se vit depuis plusieurs années. Yohan y travaille, consacrant nombre de ses nuits au face-à-face avec l'œuvre en cours.

Pour avoir découvert une vingtaine de toiles je suis sous le charme du plaisir vécu. Oui, il faut oser le mot plaisir comme préambule car le plaisir est premier, il est essentiel. Dès le premier instant, le regard se réjouit dans les eaux colorées du plaisir et il s'y baigne avec jubilation.

La couleur ! C'est la porte d'entrée visible, le grand portique, la poignée de main amicale que vous tend un autre humain en vous disant : viens, tu verras, il y a de quoi régaler tes yeux, il y a de quoi laver le regard, il y a de quoi retrouver le bonheur de l'émerveillement.

Quelle que soit la tonalité du tableau, celui-ci chante une mélodie. Elle est tantôt aérienne, tantôt tellurique, tantôt rêveuse, tantôt légère ou épique, tantôt souriante, tantôt interrogative. Souvent elle est tout cela à la fois, nous emportant dans des vagues d'étonnement.

Yohan ouvre des espaces incommensurables. Il s'y convie. Il ose l'aventure. Il nous emmène en confiant à la couleur la mission de nous prendre par la main. C'est ce que devrait faire tout peintre : devenir un serviteur de la couleur, être son amoureux enchanté de nous présenter sa belle compagne. Hélas, si peu d'entre eux se livrent à cette tâche primordiale.

À la vue des tableaux de Yohan, cela nous est rappelé comme si les inepties qui foisonnent étaient démasquées. Pourtant là n'est pas le but recherché. Il est ailleurs, dans cette célébration du monde avec la couleur pour alliée.

En présence de chacun des tableaux de Yohan se succèdent plusieurs moments de fascination qui se présentent apparemment dans le même ordre.

Le premier choc est celui de la couleur dont la nature est hautement changeante d'un tableau à l'autre, comme si chaque œuvre était un univers à nul autre pareil.

Un flamboiement d'orangés emporte l'âme vers de hautes harmonies. Puis, c'est un tableau fait de bleus, de turquoises et d'accents vert clair qui captive le regard, l'emmenant vers des contrées complètement différentes. Alors que vous pensiez avoir vu le plus sublime assemblage de roses et de jaunes, voilà que se présente une toile foisonnante où se mêlent des verts foncés, des rouges et des gris sautillants. Alors que vous pensiez être au comble de l'étonnement, un tableau apparemment moins flamboyant se met à vous ensorceler, vous révélant que le mystère émerge d'univers plus discrets. Vous pensiez connaître cette forme d'art et voilà que vous êtes subjugué par une symphonie de couleurs à laquelle vous n'aviez jamais été confronté.

C'est là qu'il m'est apparu que chacune de ces œuvres détenait le pouvoir de s'emparer du regard. Elles sont en quelque sorte des attrape-regard, des charpardeurs d'âme qui se saisissent de notre sensibilité et qui, à notre grande joie, ne la lâchent plus. Car il est bienfaisant de connaître le doux rapt dont la couleur est capable.

C'est la première étape.

Elle est si jouissive qu'on la traverse en imaginant que cette joie est suffisante et qu'elle constitue le but du peintre tant celui-ci nous fait quitter les chemins balisés des images déferlant dans nos vies.

Installés dans ce moment de bonheur dû la couleur, il nous apparaît que son intensité n'est jamais factice. Par un curieux prodige, sa force n'est jamais cri, sa puissance n'est jamais rudesse, son intensité n'est pas vanité. Quelles que soient ses audaces, elle demeure douceur par je ne sais quel miracle. Il faut dire que Yohan se soucie fortement de la cohérence interne de chacun des tableaux. Si c'est un assemblage d'ocres et d'orangés qui a été privilégié, Yohan s'y tiendra au cours de son périple comme un musicien qui invente tout en respectant la tonalité choisie. Il en résulte une forme de douceur qui enveloppe le regard et l'encourage à voyager sans craindre les changements de registres qui, à force, pourraient être fatigants.

La douceur, finalement, émane de cette fidélité à une option chromatique initiale.

Pour avancer à l'intérieur du tableau, ou pour qu'il vive librement en face du regardeur, il faudrait lui accorder au moins une petite minute de notre temps. C'est très peu, une minute. Mais rares sont les tableaux à qui l'on octroie ce temps pour les laisser venir à nous. Généralement, ils ne disposent que de quelques secondes et nous voient disparaître comme si nous pensions connaître une symphonie de Beethoven en ne prêtant attention qu'aux deux premières mesures.

L'unité et la cohérence propres à chaque tableau de Yohan laissent la couleur jouer sa mélodie, laquelle nous charme comme le ferait en toute simplicité un air de Mozart. Voilà pourquoi on se laisse emporter.

Peut-être faut-il ajouter qu'il est préférable, dans un premier temps, de se tenir à quelque distance du tableau de manière à ne pas plonger prématurément dans son foisonnement. C'est une manière de ne pas brûler les étapes, comme si l'on devait passer par les divers seuils d'un parcours initiatique. Car il s'agit bien d'accéder à des niveaux successifs qui, en commençant par le plaisir de l'émerveillement « rétinien », vont nous entraîner vers des voyages, des prises de conscience, des moments d'égarement, des retours et des conquêtes constituant précisément les facettes du chemin initiatique.

Il me semble qu'en s'appuyant calmement (et sans rien « scruter ») sur le plaisir procuré par la couleur, on entame de bonne manière le parcours, sans s'infliger de devoir à tout prix percer un mystère. Il suffit tout d'abord de se confier au plaisir de la couleur, de le laisser pratiquer un appel d'air vers ce qui pourrait nous « ravir », c'est-à-dire nous emporter vers d'autres dimensions.

On pourrait décrire les étapes qui semblent se répéter pour chaque tableau. Loin de moi l'idée d'en faire un « mode d'emploi » comme s'il existait une manière unique de considérer les tableaux de Yohan. Son œuvre étant par

essence multiple et ouverte, les voies d'accès en sont diverses. Tout au plus peut-on appréhender comment ces œuvres extrêmement originales agissent, et comment elles amènent à franchir des paliers d'une manière inattendue.

L'étape initiale, consacrée en quelque sorte à « se nourrir » de la couleur superbement organisée sur la toile, aurait pu suffire à mon bonheur. Bien des œuvres abstraites tentent de procurer cette joie.

En l'occurrence, le premier contact avec la toile a parfois dirigé mon esprit du côté de Jackson Pollock (pour les éclats de couleurs semés sur la toile) ou de Claude Monet (pour les couleurs des nymphéas se reflétant dans le frémissement de l'eau). Durant quelques secondes de réflexion, j'ai pu me demander si Yohan, l'intemporel Yohan, réussissait la prouesse de « partir de Pollock » (et de ses taches de couleur aléatoires) pour se diriger vers les Impressionnistes, captivés, eux, par le frémissement de la lumière ouvrant vers des réalités ondulatoires.

Y aurait-il chez Yohan cette ambition de se servir de certains « outils » picturaux pour ouvrir des champs voisins de Monet, Cézanne ou Pollock, mais demeurés inexplorés ?

Tout en me délectant de la couleur, tout en m'émerveillant devant les teintes créant des accords inattendus, voici que certains éléments du tableau gagnent en relief, et viennent vers moi. En d'autres termes, ils « montent » de la toile devenue soudain un espace tridimensionnel retenant certains motifs vers le bas et laissant d'autres s'élever, comme si je ne regardais plus une toile sur un mur, mais une gigantesque cité vue à la façon d'un oiseau la survolant.

Aussitôt le réseau des signes enchevêtrés commence à changer de statut. Il devient un dédale de rues dessinant une cité imaginaire dont on pressent quelle ouvre sur des constructions plus ou moins inaccessibles.

Cette mise en relief, cet abîme qui se creuse nous projetant sur les hauteurs desquelles nous regardons vers le bas est, pour ce qui me concerne, la deuxième étape marquante. Elle survient sans difficulté. C'est une invitation à quitter le « plat » du tableau pour le vertige d'un regard surplombant.

Plus tard, quand notre regard aura tendance à se perdre dans l'exploration des mille récits du tableau, il sera toujours possible de revenir soit vers le premier palier (la couleur), soit vers le suivant (le regard surplombant), comme si ceux-ci étaient des points d'ancrage acquis, des refuges offrant le bien-être de revenir à ce qui fut conquis.

Au fil de l'aventure, ce passage d'un plaisir à un autre engendre une ivresse croissante, voire un tourbillonnement qui déconcerte tant le tableau devient ce parleur silencieux qui tient plusieurs discours simultanément. Mais n'anticipons pas, de crainte, à la manière du tableau, de discourir sur des plans parallèles.

Une fois le relief aperçu, le regard est en mesure de s'approcher quelque peu. Il faut faire un pas (au propre et au figuré) en direction du tableau pour s'offrir un contact plus intime : au-delà de ce tableau qui propose le plaisir dispensé par un Delaunay ou un Pollock, des univers surprenants sont à découvrir : des présences, des visages, des cités gigantesques, des forêts, des lacs, des gestes, des ponts, des ornements, des coiffes, des gouffres, des fêtes, des ciels, des grimaces, des sourires.

Ces multiples récits semblent s'élever de la cité en relief comme des épopées miniatures en quête d'un regard. Saisi par leur multitude, on voudrait leur dire d'attendre encore un peu avant de venir à leur rencontre tant l'on souhaiterait se baigner dans la couleur. Ce faisant, je constate que le tableau n'emprisonne pas le regard, le laissant libre de passer d'un registre à l'autre comme si le peintre, tout en indiquant une potentialité, laissait le regard voyager sans rien asséner.

Après quelques allers retours du côté de la couleur ou du relief, il faut oser une immersion dans les univers déployés sur la toile. Cela constitue à mes yeux le troisième palier, celui qui semble infini et toujours renaissant au gré des réalités qui ne cessent de naître et de s'effacer.

Chaque regardeur, au gré de sa sensibilité, se promène à sa guise dans le tableau. Il serait fastidieux d'entrer dans le détail de ce qui est à visualiser,

car il faudrait choisir une seule œuvre et progresser lentement dans son labyrinthe en parcourant les innombrables scènes qui s'y déploient comme dans une sorte de cosmos insondable.

En abordant un tableau puis un autre, les mêmes étapes semblent survenir. Lentement s'instaure la conviction que chacun d'eux est un univers en soi, avec ses saveurs, son ancienneté, sa personnalité. La richesse des réseaux d'apparition qui s'y déploient donne à penser que ce palimpseste est en réalité la contraction d'une œuvre qui aurait pu mesurer dix fois le format choisi. Ici tout est à l'échelle d'une possible miniature, ce qui, paradoxalement, donne l'impression d'une monumentalité tant les motifs peuvent être considérés dans une forme de démesure propre à ce qui est considéré sans échelle de référence.

Lorsqu'il, après avoir connu le trouble de la couleur et du relief, entre, interloqué, dans un espace enrichi de constants décalages entre ce qui est grand et ce qui est petit, entre ce qui est éloigné et proche.

Il arrive que les motifs peints au moyen de la même couleur se mettent à avancer tous ensemble alors que d'autres s'éloignent. Il arrive qu'apparaisse une figure de plus grande envergure qui demeurerait occultée par notre attention captivée par des détails de toutes sortes.

On comprend alors que l'on est à la fois très présent face au tableau et absent (ou aveugle) du fait que le regard ne peut qu'être partiel.

Cette valse peut fasciner ou décontenancer. Elle enseigne à ne pas vouloir appréhender « l'entier » d'un seul regard. Elle rappelle que nous ne sommes présents qu'en un seul point de l'espace et du temps, et que notre vision en demeurera toujours tributaire.

L'œuvre de Yohan se situe au cœur de cette capacité d'être là et ailleurs, dans le présent, le passé ou le futur, repoussant les barrières spatiales et temporelles, et investissant des horizons illimités.

On pourrait renoncer au voyage proposé, prétexter une densité excessive ou une complexité désarmante. Pourtant, avec le plaisir pour compagnon et la

joie d'évoluer dans les grands espaces profitables à notre âme, il est jouissif de se laisser porter par la vague des apparitions, des détours, des abîmes et des fulgurances.

Lorsque Yohan cherche à nous dévoiler certaines formes ou certains plans visuels quelque peu difficiles d'accès, ses bras et son regard semblent animés par le mouvement qui présida à la création du tableau.

Comme celle d'un escrimeur, sa main tenant le pinceau possède le sens de la touche et de l'estocade. Elle parvient à mettre en lumière les réalités tapies dans les premières couches peintes. Elle les met en évidence. Elle les sort du magma grâce à un « signe » : ce peut être une touche foncée créant une profondeur, ou une teinte colorée donnant vie à un visage, ou quelques renforcements octroyés à une forme pour que devienne visible une ébauche d'existence.

À la découverte des innombrables scènes présentes dans ce tableau, on imagine que Yohan n'est pas amené à exclure ceci ou cela de l'espace pictural mais à l'accueillir, comme si un élan universel se retrouvait là, très agissant, au point de nous proposer une profusion de destins.

Ce qui demeure habituellement secret semble trouver, à la faveur d'une démarche picturale, une sorte de transposition accessible à notre sens de la vue.

Confronté à ce luxuriant foisonnement, nous mesurons à quel point Yohan accueille alors que, de notre côté, nous trions, sélectionnons et restreignons. Dans notre perception du réel, nous avons pour réflexes l'ordonnement et les délimitations. Yohan, lui, étreint l'innombrable et l'inconnu. Cette ouverture fondamentale envers le vivant peut nous dépasser. C'est peut-être pour cela qu'il nous est proposé de revenir quand bon nous semble vers la joie de la couleur. Puis, partant de ce promontoire, il nous est loisible de repartir vers des univers foisonnants qui, d'ordinaire, nous sont inabordables.

J'ai vu certaines personnes demeurer plusieurs heures devant un tableau de Yohan comme si elles avaient acquis l'art de voyager dans le dédale des mondes enchevêtrés. Cette troisième étape, si fascinante, marque un aboutissement. Chacun la vit à sa manière.

On pourrait maintenant se croire « rassasié » et comblé. Pourtant de nouvelles surprises nous attendent dès lors que Yohan propose le tableau non plus comme un carré, mais comme un losange en le faisant légèrement pivoter. Le tableau, loin de culbuter, acquiert immédiatement un nouvel aplomb. Et deux dynamiques s'instaurent, l'une verticale, allant de l'angle inférieur à l'angle supérieur du tableau. L'autre horizontale. Quant au tableau qui commençait à nous sembler familier, il nous donne à voir, maintenant qu'il est devenu losange, des équilibres si nouveaux et si solides que nous serions prêts à estimer que c'est ainsi que se situe le bon angle de présentation. Un nouveau périple peut commencer. La couleur n'est plus la même. La mise en relief s'appuie sur de nouvelles zones. Les personnages qui émergent prennent une autre physionomie. La face devient profil. Deux visages n'en font plus qu'un. Leur aventure change de dramaturgie. Et nous voilà emportés dans un tourbillon inédit tout en voyageant au sein du même tableau. À nouveau nous pouvons aller du plaisir de la couleur à celui du relief, puis nous lancer dans la fascinante plongée vers les profondeurs et les sommets qui se conjuguent et nous entraînent tantôt dans le très petit, tantôt dans le majestueux.

Certes, dès le début on pourrait jouer les impatients, regarder le tableau d'un œil distrait et le considérer comme essentiellement abstrait puisqu'il a pour structure une trame pas si éloignée de celles présentes chez Jackson Pollock. Ce serait prendre une cathédrale pour un tas de pierre.

Notre regard accoutumé aux trépidations du monde moderne est menacé par cette forme de cécité. Yohan, par son œuvre, propose le chemin inverse, celui de la claire vision, celui de la conscience. Et finalement, celui de la liberté. Car au lieu d'être sans cesse stimulé par une lumière racoleuse, nous

devenons un être ayant accès à d'autres dimensions que nous-mêmes et à d'autres sources lumineuses que celles qui nous sont assénées avec violence.

Au-delà des apparents méandres proposés par les toiles de Yohan nous est proposée une renaissance du regard. Nous quittons l'univers tangible pour parcourir une matière spirituelle qui nous lave, nous allège et nous purifie au gré des vagues que nous acceptons de parcourir sans nous soucier du temps qui passe.

Devenus peu coutumiers de tels parcours initiatiques, peut-être nous faut-il un mentor qui nous guide au-delà du visible pour retrouver en notre âme la trace des mondes que nous avons perdus et que nous rêvons en secret de retrouver.

Jacques Biolley